

# Musée de l'Abbaye Sainte-Croix

Les Sables d'Olonne

-----

**DOSSIER DE PRESSE**



**Emile Savitry**

***Un photographe de Montparnasse***

(26 novembre 2011 - 26 février 2012)

## Communiqué de presse

Emile Savitry (1903-1967), peintre puis photographe méconnu des « heures chaudes » de Montparnasse, a côtoyé tout ce que le Paris des années 1930 à 1950 abritait d'artistes et d'intellectuels du monde entier.

Le succès fulgurant que reçut sa première exposition de peinture surréaliste, introduite par Louis Aragon en 1929, fait fuir cet homme modeste à Tahiti avec Georges Malkine. A son retour, il découvre Django Reinhardt sur le port de Toulon, qu'il révèle et ramène à Paris pour lui faire connaître le monde du jazz.

Le café du *Dôme*, *La Coupole*, ce carrefour de Vavin qu'il ne quittera plus lui réservent ses plus belles rencontres : les frères Prévert, Paul Grimault, Anaïs Nin, Alberto Giacometti, Anton Prinner, Victor Brauner, Óscar Dominguez.

Avec Brassai puis Robert Doisneau, il développe sa carrière de photographe à l'agence Rapho. Il sera reporter, immortalisant les réfugiés républicains de la guerre d'Espagne comme le petit peuple du quartier de Pigalle, photographe de plateau pour Marcel Carné sur *Les Portes de la nuit* ou *La Fleur de l'âge*, de mode pour *Vogue* et *Harper's Bazaar*, avant de retourner à la peinture. Ses portraits d'artistes d'une intimité complice et ses photographies de nus qui lui valent un véritable succès au Japon, témoignent de sa profonde sensibilité. Surpris par la maladie, Emile Savitry, « trop vivant pour se vouloir artiste », meurt prématurément en 1967. Son œuvre foisonnante mérite aujourd'hui d'être mise en lumière.

Le MASC présente du 26 novembre 2011 au 26 février 2012 la première exposition d'envergure consacrée aux photographies d'Emile Savitry (88 photos exposées) en coproduction avec le MuVIM de Valence (Espagne).

Elle nous invite à une déambulation allant des nuits de Pigalle, portées par le swing des premières notes de jazz, aux ateliers d'artistes de Montparnasse où l'on surprend parfois des nus aux galbes harmonieux ; spectateurs attendris des clowns de Medrano, intrigués par les visages d'illusionnistes étranges, on ressort s'imprégner de la poésie des rues et du cinéma en noir et blanc, pour voir s'envoler Charlie Chaplin avec les colombes des marionnettes d'Yves Joly.

Cette exposition met ainsi en relief certaines photos d'ambiance surréaliste, mouvement représenté au musée de l'Abbaye Sainte-Croix des Sables d'Olonne par les œuvres de Victor Brauner et celles d'Anton Prinner, dont Savitry photographia l'atelier.

## Introduction

Gaëlle Rageot-Deshayes  
Directrice du musée de l'Abbaye Sainte-Croix

Qui est Savitry ? C'est la question que posait en 1976 le journaliste de la revue *Le Photographe* qui lui consacra un article misant sur sa redécouverte. Plus de trente ans après, on n'en sait guère plus sur lui. Son nom ne brille pas au panthéon des photographes qui firent après guerre les riches heures de la photographie humaniste en fixant pour l'éternité les visages et les états d'âme de Paris. Son œuvre est restée bien discrète, comparée au destin d'étoiles des images d'un Doisneau ou d'un Brassai aujourd'hui devenues « cultes ». Elle a pourtant emprunté les mêmes chemins et cultivé le même sens de la rencontre, pour notre plus grand bonheur. Les images d'Emile Savitry semblent être des petits cailloux semés ici et là comme des bribes de villes et de vies. En creux, elles en disent un peu plus sur son auteur. En relief, elles capturent un petit morceau de la beauté du monde. Son parcours n'est pas très différent de celui de nombreux reporters illustrateurs venus à la photographie après un passage par les Beaux-Arts. Il s'appuie également sur le développement considérable des magazines illustrés et de la presse, grands pourvoyeurs de commandes. Savitry, pendant vingt ans, œuvra au sein de l'agence Rapho, aux côtés de Brassai, Robert Doisneau et Willy Ronis. Après guerre, il fut prisé pour ses clichés de mode, avec lesquels il gagna sa vie. Ceux-là sont désormais passés... Les images qu'il a glanées en toute liberté, juste à côté de lui, n'ont en revanche pas fini de nous fasciner par ce qu'elles nous disent des mystères de Paris ou de ses célèbres amis. En fixant tout simplement quelques-uns des moments, des lieux ou des visages qui lui furent chers, il nous livre de précieux témoignages sur ce que fut et ceux qui firent les « heures chaudes » de Paris.

Savitry résidait à Montparnasse, non loin des ateliers de quelques figures incandescentes de la sphère surréaliste, Victor Brauner, Anton Prinner, Alberto Giacometti... Il les saisit corps et âme dans ces portraits où il les place au cœur de l'atelier, parmi les totems de plâtre, de pierre ou de bois dont l'exécution les hantait.

En 1946 il photographie Anton Prinner dans son atelier de la rue Pernety, derrière l'une de ses fameuses idoles de pierre, *La Femme aux grandes oreilles*. Le profil grec de sa korè aux accents archaïques capte au premier plan toute la lumière. C'est sur elle que le regard d'abord se pose avant de circuler dans l'image et d'y découvrir, à la faveur d'un jeu savant de courbes, d'autres figures. Ce n'est pas un mais trois motifs, ou plutôt trois masques, que Savitry discerne dans sa composition construite et épurée : le froid visage d'une sculpture, le regard perçant d'un artiste et l'ovale confondant d'une lampe. Savitry, dans cette manière qu'il a de ne dresser ni tout à fait un portrait ni tout à fait une scène d'atelier, renverse le cours conventionnel des choses et donne vie aux objets.

La valeur documentaire de ces images est indéniable ; on y voit des œuvres en un certain désordre assemblées dont on a parfois perdu la trace. Cela pourrait s'arrêter là, et ce serait déjà beaucoup. Mais c'est sans compter sur l'étincelle que le photographe s'applique à allumer pour doter le réel d'une aura particulière. Il y a de la magie dans la façon dont son œil s'arrête au bon moment, au bon endroit, pour découper au plus juste un fragment de réalité. L'expression « réalisme poétique » qui caractérise une large part du cinéma français des années 1930 pourrait sans doute s'appliquer à sa pratique photographique. Ces images sont voisines des décors d'Alexandre Trauner et des lumières d'Henri Alekan. L'artiste d'ailleurs fut à plusieurs reprises photographe de plateau sur les films de Prévert et Carné.

En 1947, il est à Belle-Ile-en-Mer sur le tournage du film maudit de Marcel Carné, *La Fleur de l'âge*, brutalement interrompu après trois mois d'avaries. Il photographie le réalisateur qui dirige alors la toute jeune Anouk Aimée. Une longue diagonale ponctuée par les silhouettes noires des acteurs et de l'équipe rompt l'immensité de la plage. L'homme y semble perdu au milieu de nulle part, comme en plein désert. A perte de vue, le sable s'étend, il irradie l'image. Seules les modulations de sa surface, le miroitement de l'eau, l'amoncellement des algues, les traces de pas et de piétinements contrarient la sensation dominante d'un grand vide et d'une perte des repères. Le film a mal tourné, il n'en reste que ces quelques souvenirs magnifiques et amers.

Loin de respecter un principe de stricte neutralité, adopté au nom d'une vérité suspecte (la supposée objectivité du reportage documentaire a depuis longtemps abdiqué), le regard du photographe assume ses

partis pris plastiques. Sans trop en faire, mais sans renier non plus, dans des élégantes compositions en noir et blanc, le rôle fondateur des contrastes de valeurs, des effets de lumière et des réseaux linéaires.

La rue Pigalle, photographiée par Savitry en 1939, est une parfaite illustration du Paris noctambule et bohème qu'affectionnait l'artiste. Elle fait pendant, en négatif, à la plage belle-îloise du film de Carné. A la lumière blanche de la plage répond l'obscurité de la nuit, à la longue chaîne humaine la file de voitures stationnées devant les boîtes de nuit, aux effets poudrés du sable les reflets des néons sur le pavé. Aucune menace d'abandon ou de dénouement tragique ici, mais plutôt les langoureuses promesses de la vie nocturne, pleines de rencontres, de musique et de chaleur, à l'enseigne de *La Roulotte* où se produisait Django Reinhardt ou de *La Lune Rousse* dont l'effigie goguenarde nous fait de l'œil.

Les photographies d'Emile Savitry ne peuvent se contenter de ne dire que la vérité. Elles jouent trop pour cela sur les faux-semblants, les voiles et les masques. A l'image de sa vie peut-être, elles sont faites de zones d'ombres et de coups d'éclats, d'effacements et de transformations qui pointent la beauté là où on ne l'attendait pas, un peu à la manière surréaliste. Le promeneur déambule dans la ville, l'œil s'égaré, l'imaginaire s'envole et révèle l'étrange séduction que le banal parfois recèle.

En 1929, Savitry débuta sa carrière artistique en beauté par une exposition de ses peintures chez Zborowski, grand galeriste de l'Ecole de Paris. La préface du catalogue était signée Aragon. On ne peut espérer plus belle entrée en matière... Le succès fut retentissant, ses tableaux partirent comme des petits pains. Loin de profiter de ces prémices encourageantes, l'artiste prit la tangente et partit pour le Pacifique. Il y réalisa son premier reportage photographique pour le cinéma. A la demande de Murnau, qui travaillait sur son dernier film *Tabou*, il fit des recherches iconographiques sur les îles Marquises. Ce fut là encore un tournage mouvementé et Murnau mourut accidentellement peu de jours avant sa sortie. Mais cela n'a rien à voir avec l'histoire de Savitry, qui n'est pas un artiste maudit. Tout au plus fut-il quelque peu dilettante, porté par sa vie personnelle et ses affinités électives bien plus que par un plan de carrière établi. En posant son regard bienveillant et généreux sur son ordinaire qui ne manquait certes pas de piquant, il nous restitue l'âme vivante du Paris bohème et artistique de son époque. Plaisirs et divertissements dans les boîtes de jazz de Saint-Germain-des-Prés, du *Tabou* au *Lorientais*, Beaux-Arts et modernité dans les ateliers de Montparnasse ou à la Grande Chaumière, cirque et prestidigitation, cinéma, poésie, ce sont là quelques-unes des sorties auxquelles Savitry nous convie, à la recherche de vedettes, de saltimbanques et de beaux inconnus qui se livreront à nous tout en nous parlant de lui...

## Emile Savitry (1903-1967), un photographe de Montparnasse

Sophie Malexis  
Journaliste et commissaire d'expositions

Au cœur de Montparnasse, face à l'académie de peinture de la Grande Chaumière, se niche le souvenir d'un photographe oublié : Emile Savitry. Après sa femme Elsa Henriquez, son fils Paco en est aujourd'hui le dernier gardien.

### Préambule

Un jour de 1989, alors que je préparais une exposition photographique en hommage à Montparnasse, pour le journal *Le Monde* qui venait d'y installer ses nouveaux locaux, je rencontrais Elsa Henriquez dans un café du carrefour Vavin. Sous le regard des passants, j'envisageais avec elle les photos d'Emile Savitry, découvertes dans quelques publications consacrées à la photographie humaniste, qu'elle m'accorderait de placer dans l'exposition.

Pas question d'entrer chez elle, au milieu des livres, des tableaux - certains sur leur chevalet -, des photos accrochées au mur, des poèmes enluminés. Il était trop tôt ! Inquiète, méfiante, cette petite femme au regard d'enfant protégeait de son mieux cet héritage qu'elle voulait tout à la fois préserver et révéler.

Quelques années plus tard, un peu apprivoisée, Elsa me laissa aller jusqu'à elle, entrevoir davantage le travail d'Emile. A chaque fois, c'était une plongée en aveugle, une poignée de planches contacts, quelques tirages posthumes mais surtout des négatifs, une multitude de négatifs aux formats variés sommeillant, à l'abri des regards, dans de longues boîtes de bois clair.

Plus tard encore, après être retournée à plusieurs reprises rendre visite à Elsa, avoir publié d'autres photos de Savitry dans les pages du *Monde* et de son magazine *Le Monde 2*, j'acquis la certitude que cet antre d'artistes abritait une œuvre en friche à mettre en lumière.

Elsa trop fatiguée désormais pour me venir en aide, je propose alors à son fils Paco de consacrer du temps au travail de son père. Comme un talisman scellant notre accord, il m'apporte les précieuses boîtes. Elsa est là, assise sur le divan, le regard encore vif. Je feuillette, parcours les inscriptions manuscrites recouvrant les fines pochettes de cellophane où sont glissés les négatifs, je pose des questions. Souvent Elsa y répond, faisant ressurgir de sa mémoire vacillante les détails d'une vie partagée avec son photographe. Elle les a consignés, d'une écriture serrée et dense, sur les pochettes mais aussi sur les enveloppes de couleur où sont regroupées parfois des dizaines de négatifs, comme pour ne rien laisser s'échapper. Informations précieuses quelquefois fantaisistes, j'en prendrai conscience peu à peu, au fil de mes recherches.

L'aventure commence ici, avec pour guide quelques livres et magazines, une correspondance hétéroclite, les souvenirs d'une vie... de quatre vies de bohème, celles d'Emile Savitry, d'Elsa Henriquez, d'Helba Huara et de Gonzalo More.

Il faudra du temps, de l'énergie, des contacts, des séjours en bibliothèques et dans les salons du vieux papier pour mettre à jour, rassembler, sélectionner, informer, vérifier ces photos. Je choisirai de m'affranchir parfois de sélections destinées à la presse, pour aller plus loin à la découverte d'images oubliées ; à la recherche d'une sensibilité blottie au fond de ces boîtes, au-delà des apparences du papier glacé. Je tenterai de constituer un témoignage cohérent et respectueux d'un homme simple, amoureux de la vie, dont le sourire me donne encore aujourd'hui l'impression de le connaître et de faire un peu partie de sa famille.

Peintre d'abord, Emile Savitry, né Dupont, voit le jour à Saïgon en 1903, dans une riche famille d'industriels coloniaux. « Il avait plus d'une corde à son arc », écrit Claude Roy en 1972 : « Peindre, photographe, voyager (ne rien faire). Mais ce qui ne l'intéressait pas c'était de réussir »<sup>1</sup>. C'est peut-être pour cette raison que son œuvre est, à ce jour, restée dans l'ombre.

Après des études à l'école des beaux-arts de Valence, il débarque à Montparnasse, poussé par son professeur qui l'incite à passer le concours d'entrée aux Arts décoratifs à Paris, où il complètera sa formation. Il entame alors une carrière de peintre, expose ses toiles en 1929 à la galerie parisienne Zborowski, toiles présentées par Aragon qui rédige la préface du catalogue dans un pur style surréaliste :

---

<sup>1</sup> Claude Roy, *Archives Savitry*, 1972.

« ... L'activité d'un homme, au milieu de la légère gravité universelle, cesse d'être dérisoire à la limite de l'emmerdement si elle contribue à renforcer ce qui universellement, gravement, légèrement, dérisoirement passe à une époque donnée pour le plus répréhensible, l'illégitime de cette époque... Il appartient à ceux qui tiennent une palette de s'en servir à des fins morales essentiellement subversives. Avis : rien n'est subversif à cette heure, si ce n'est le surréalisme. La peinture d'un personnage donné doit ou non renforcer cette barricade dialectique. Il en est ainsi de la peinture d'Emile Savitry »<sup>2</sup>.

L'exposition est un succès mais Savitry, grand ami des surréalistes Robert Desnos et Georges Malkine, des peintres André Derain, puis de Victor Brauner, Óscar Dominguez et Anton Prinner, le fuit à grandes enjambées.

Il part avec Malkine et Yvette Ledoux, une jeune Américaine qu'il vient de rencontrer<sup>3</sup>, vagabonder dans les îles du Pacifique pour « sourire aux Maoris »<sup>4</sup>. Au moment de débarquer, ils se séparent ; cette femme entre deux hommes a choisi Malkine. Savitry s'en va de son côté.

Un bateau fantôme venu s'échouer sur la côte l'intrigue, il en fait une photo avec son Block-Notes Gaumont 6 x 9. Celle-ci, tombée sous les yeux de Friedrich Wilhelm Murnau, qui tourne son film *Tabou* dans la région, le fait engager sur le tournage pour réunir une documentation complète sur les îles Marquises. Il y restera quatre mois, rapportant photos, croquis, mais aussi peintures<sup>5</sup>. Toutefois, le film connaîtra des déboires que les Maoris croiront liés au viol du site de l'île Motu Tapu (« île du secret »)<sup>6</sup> où s'est installée l'équipe : en effet, d'après Alexandre Astruc qui consacrera un article au réalisateur en 1952<sup>7</sup>, Murnau avait déplacé une pierre sacrée pour y installer sa caméra ; il mourra quelques mois après le tournage, sa voiture précipitée du haut d'une falaise en Californie.

Touché par ce peuple des îles, Savitry croise à nouveau sa route lorsqu'en 1945, il photographie les soldats du bataillon du Pacifique, installés depuis décembre 1944 à la caserne de La Tour-Maubourg, sur le site des Invalides à Paris<sup>8</sup>. Cette unité d'élite des Forces françaises libres avait rejoint De Gaulle en 1940 et constitué un bataillon, en mai 1941, de six cents volontaires venus de Tahiti, de Nouvelle-Calédonie et des Nouvelles-Hébrides, placés sous les ordres de Félix Broche.

Bir Hakeim, El Alamein, Monte Cassino et le débarquement de Provence, rien ne leur est épargné. Pas même les rigueurs de l'hiver vosgien qui, fin 1944, contraignent le commandement à retirer du front de l'Est les soldats du bataillon des Guitaristes<sup>9</sup>.

On les appelle ainsi car, aux veillées d'armes, ils jouent de la guitare pour repousser la peur. Affectés à la garde du gouvernement militaire de Paris, ils ne rejoindront leur foyer qu'en mai 1946, faute de liaison maritime avec les territoires d'outre-mer. Plus de la moitié d'entre eux périront au combat.

## L'ami de Django Reinhardt

Revenu en France un an plus tard, en 1930, Savitry débarque sur le port de Toulon, où il fait la connaissance de Django Reinhardt, « un petit ragouin du quartier de la Rode » qui fait la manche dans les cafés en jouant de la musique avec son frère Joseph. Guitariste à ses heures, Savitry découvre le talent des deux Gitans, les ramène à Paris avec toute leur famille, les loge chez lui boulevard Edgar-Quinet et leur fait connaître le monde du jazz, les boîtes de Pigalle, *La Boîte à Matelot*, rue Fontaine, où Django débutera sa carrière parisienne, *La Roulotte*, *L'Aéroport*, rue Jules-Chaplain, à Montparnasse<sup>10</sup>.

« Lorsque ta mère te donne ce nom, Django, c'est pour elle comme le fragment syncopé d'un air tzigane, nul l'ayant entendu ne peut l'oublier. Il ne peut qu'être celui d'un musicien, d'un guitariste. Ton destin y est déjà tracé comme dans ta main que le Feu tente de te ravir. Le soir où nous nous rencontrons en 1930 dans un Toulon encore intact, je dois faire semblant d'avoir faim pour que tu acceptes le modeste sandwich dont tu as indiscutablement besoin car tu es trop fier pour demander une chose pareille. Je te dis alors que je possède une guitare, à toi qui n'en as pas, la tentation est trop forte, tu viens chez moi jouer et caresser cette merveille. Pour un temps l'Errant se fixe ; quelqu'un aime ta musique, te fait entendre pour la première fois Duke Ellington et Armstrong qui te font pleurer, du vrai jazz enfin, ne

<sup>2</sup> Louis Aragon, préface du catalogue de l'exposition « Emile Savitry », galerie Zborowski, Paris, 5-19 mars 1929.

<sup>3</sup> Vincent Gille, *Georges Malkine. Le vagabond du surréalisme*, Paris, Musées, 1999.

<sup>4</sup> Claude Roy, *Archives Savitry*, 1972.

<sup>5</sup> Albert Plécy, *Point de vue. Images du monde*, 2 septembre 1954.

<sup>6</sup> Yves de Peretti, *Tabu, dernier voyage*, film produit par Françoise Gazio, Solera Films, 1996.

<sup>7</sup> Alexandre Astruc, « Le feu et la glace », *Cahiers du cinéma*, n° 18, décembre 1952.

<sup>8</sup> Jordan Gaspin, conservation du département contemporain du musée des Deux-Guerres aux Invalides, propos recueillis par Sophie Malaxis.

<sup>9</sup> François Boche, *Le Bataillon des Guitaristes*, Fayard, 1970 ; Eric Beauducel, *Le Bataillon des Guitaristes*, documentaire, Arc en Ciel productions, 2004 (prix du documentaire historique FIFO 2005).

<sup>10</sup> Emile Savitry, propos recueillis par Jean-Marie Drot, dans *Les Heures chaudes de Montparnasse*, coffret DVD, Doriane films, 1961.

ferme pas la porte de la chambre qui contient ces trésors. Aussi tu me donnes ton amitié jusqu'au jour où... Hélas... La « Grande Vacherie » qui t'a raté enfant met le feu dans cette tête où chantaient sans le gêner les plus délicates mélodies du monde »<sup>11</sup>. Savitry écrit ce poème en 1961, qu'il adresse au musicien.

Sa générosité est saluée par Charles Delaunay, fondateur du Hot Club de France, dans le livre qu'il consacre à la vie de Django Reinhardt en 1954.

« Elevé dans sa roulotte, en marge de la vie moderne, à la porte même de la grande ville, s'imagine-t-on bien la véritable révolution que représenteront pour lui et les siens l'abandon de la tribu et l'installation dans une maison ? ». Emile Savitry, qui fut à l'origine de cet événement, nous conte comment, en l'espace de quelques semaines, toute la gent nomade des portes de Paris vint rôder autour de sa nouvelle demeure ; ils venaient s'assurer *de visu* que leur frère n'avait pas été victime d'un rapt ou d'un maléfice et constater qu'il n'était pas séquestré. Longeant les murs, comme des conspirateurs, ils jetaient des regards effrayés aux alentours, et la curiosité seule leur donnait le courage d'affronter une telle épreuve »<sup>12</sup>.

L'affection que Savitry voue à la tribu de Django donne naissance à une série de portraits émouvants comme celui de Django, dont le guitariste manouche est aussi adepte, jouant une aubade à son fils Babik encore bébé.

Bientôt il découvre un autre jeune prodige du banjo et de la mandoline, le petit Henri (Enrico) Crolla, qui joue dans les cafés de la place d'Italie et de Saint-Germain-des-Prés. De dix ans le cadet de Django, le jeune Napolitain habite dans une baraque en bois tout à côté de la roulotte du manouche. Il est vite adopté par la bande de Prévert, qui le surnomme Mille-Pattes pour saluer sa virtuosité. Accueilli par Paul Grimault qui le loge chez lui, il deviendra bientôt le guitariste attitré d'Yves Montand. Savitry saisit le délicat sourire de Petit Soleil, autre surnom donné à l'auteur de la musique de *Sanguine* et des *Cireurs de souliers de Broadway*, deux grands succès de Montand, que la mort fauchera prématurément à quarante ans, victime d'un cancer foudroyant.

## Un Parnassien de cœur

En février 1939, le magazine *Match* consacre huit pages aux photos de Savitry, qui s'attarde dans un quartier de Paris, le Pigalle de la nuit et de ses petits matins pâles « lorsque les musiques se sont tues et que les dernières filles ont regagné, les jambes lasses, leurs chambres d'hôtel. C'est la rue Pigalle inconnue avec sa faune obscure de modestes artisans et son visage démaquillé par la clarté du jour »<sup>13</sup>.

Le cirque Medrano et, plus loin, de l'autre côté de la Seine, le café du *Dôme* et *La Coupole*, où se retrouve toute ce que le Paris des années 1930 abrite d'artistes, d'écrivains, d'intellectuels venus du monde entier, passent sous l'objectif de Savitry. Il est l'un des leurs, parnassien de cœur (il résidera successivement rue Boulard et boulevard Edgar-Quinet) et fait, à cette époque, la connaissance du groupe Octobre : les frères Prévert, Raymond Bussière, Paul Grimault, Marcel Duhamel et Lou Bonin.

Une véritable amitié le lie à Jacques Prévert, qui lui rendra hommage dans un poème inaugurant sa dernière grande exposition de peinture à Antibes en 1963.

Parallèlement, ses activités de reporter lui donnent l'occasion de rencontrer Helba Huara, incroyable danseuse « péruvienne » débarquée à Paris en 1932 avec son mari Gonzalo More, journaliste péruvien réputé, et sa fille Elsa Henriquez, que Savitry épousera. Elsa deviendra l'inspiratrice et l'illustratrice de Jacques Prévert. Il pénètre alors le milieu intellectuel latino-américain. César Vallejo, célèbre poète péruvien, ardent défenseur de la République espagnole, habite Montparnasse ; Savitry saisira son portrait mortuaire, dont les originaux ont été perdus. C'est à *La Coupole* qu'il photographie le poète chilien Pablo Neruda, en compagnie de sa seconde femme, Delia del Carril. Dans la résidence parisienne d'Alejo Carpentier, rue Delambre, il fixe la rencontre entre le grand homme de lettres cubain et l'écrivain espagnol José Bergamín, souvent réunis à Paris pour soutenir la cause de l'Espagne en proie à la guerre civile. Il réalise une série sur les réfugiés débarqués à Perpignan en 1939, après la chute de Barcelone.

Anaïs Nin, photographiée par Savitry chez Helba Huara, fait aussi partie des intimes. Bouleversée par « les danses vaudoues » de la Péruvienne découvertes dans un petit théâtre de la rue de la Gaîté, elle prend plaisir à la compagnie de Gonzalo More, « vif, fougueux, au regard charbonneux et la chevelure noire sauvage, dont les hautes pommettes d'Indien lui donnaient l'air oriental... Un tigre qui rêve, un tigre sans griffes ». Il est décrit sous le nom de Rango dans son *Journal*. Helba y apparaît sous le nom de Zara. Rango-Gonzalo sensibilise la diariste au sort de l'Espagne républicaine : « la mort des républicains en Espagne me blesse comme la mort d'une chair que j'aime » écrit-elle. Son père Joaquin était espagnol.

<sup>11</sup> Emile Savitry, *Archives familiales*.

<sup>12</sup> Charles Delaunay, *Django Reinhardt. Souvenirs*, Jazz Hot, 1954.

<sup>13</sup> *Match*, 9 février 1939.

Cependant, si elle apporte sa contribution aux actions de solidarité, elle n'en demeure pas moins sceptique : « Les hommes se figurent qu'ils vivent et meurent pour des idées. Quelle divine plaisanterie ! »<sup>14</sup>.

Collaborateur dès 1933 de l'agence Rapho créée par Charles Rado, avec Brassai, Ylla et Ergy Landau, Emile Savitry, après la guerre, aide Raymond Grosset à relancer l'agence à Paris, bientôt rejoint par Robert Doisneau et Willy Ronis. Équipé de Rolleiflex, il apporte son singulier témoignage des folles nuits jazzy de Saint-Germain-des-Prés. Pour l'hebdomadaire *Point de Vue*, en 1948, il pénètre sous les voûtes enfumées du *Lorientais*, où viennent danser les « bobby soxers » aux chaussettes rayées et leurs compagnons en tenue de cow-boy ; ils dansent au rythme du jazz New Orleans de l'orchestre de Claude Luter, qualifié de « figue moisie » par leurs rivaux du *Tabou*, fans de be-bop. Il se rend au *Tabou*, « cette bouche de l'enfer »<sup>15</sup>, où toute la jeunesse de Paris se déhanche au son de la trompette de Boris Vian et où se croisent Sartre, Camus, Merleau-Ponty, Queneau, Juliette Gréco : « une tour des miracles et une cour de Babel, au choix », comme le qualifiait le romancier trompettiste<sup>16</sup>. A *La Rose Rouge*, célèbre cabaret-théâtre dirigé par Nico Papatakis, Savitry « filme » pour le magazine britannique *Picture Post* le « hand ballet » des marionnettes d'Yves Joly, dont le succès a franchi les falaises de la Manche.

L'œuvre de Savitry est de la même veine humaniste que celle de ses amis photographes, avec cette petite touche de mélancolie qui teinte parfois les visages de ces modèles comme celui du cinéaste tchèque Bertold Bartosch, du sculpteur Alberto Giacometti, des peintres et sculpteurs Victor Brauner et Anton Prinner. Portraitiste à la sensibilité de peintre, les photographies qu'il réalise de ces artistes au travail sont d'une intimité saisissante. Victor Brauner, d'origine roumaine, vient de s'installer au 2 bis, rue Perrel, dans l'atelier qu'occupait le Douanier Rousseau. « C'était le seul disponible à la location au lendemain de la Libération, dans ce quartier qui malgré son nom de Plaisance est le plus mélancolique, le plus lézardé de Paris », écrit Savitry dans « Déracinés, enracinés », le portrait croisé qu'il trace de Brauner et Prinner dans le magazine *Vogue* en 1946. Dans ce coin perdu dont personne ne veut, Brauner réalise *Conglomeros*, sa première œuvre née en ce lieu, que Savitry photographie sous tous les angles et toutes les lumières, fasciné par l'œil hypertrophié visible sur cette sculpture comme une métaphore de la perte. En effet, Brauner fut éborgné en 1938 par un éclat de verre lors d'une bagarre entre Óscar Dominguez et Esteban Francés, dont il n'était qu'un spectateur.

Anton Prinner exerce aussi une forte impression sur le photographe. Peintre né en Hongrie où « le masculin le dispute au féminin »<sup>17</sup>, il choisit Paris en 1927 pour changer de sexe et mener sa carrière. L'étudiante des Beaux-Arts de Budapest devient le peintre sculpteur que Savitry photographie dans son atelier de la rue Pernety. Solitaire, travailleur acharné, Prinner présente son visage énigmatique, masque parmi les masques de ses sculptures figées par la lumière crue du photographe. « Par quel miracle Prinner, qui ne possède aucune force physique, dégage-t-il de la pierre *La Métamorphose de la femme* ou *Taureau* ? »<sup>18</sup>, s'interroge Savitry. « Nulle impression d'effort pour nous, seul le rêve étrange subsiste de ces années d'épuisement contenu dans la matière splendide »<sup>19</sup> conclut-il.

De nombreux portraits enrichissent l'œuvre d'Emile Savitry : Pierre Loeb dans sa galerie alors rue de Seine, Edith Piaf, Colette, Brigitte Bardot à dix-huit ans, Charlie Chaplin, qui tous dégagent une même intensité.

## Savitry, Carné, Prévert

C'est à cette même période que l'ami Prévert conduit Savitry sur les plateaux de cinéma. Photographe sur les films de Marcel Carné comme *Les Portes de la nuit* en 1946 et *La Fleur de l'âge* en 1947, il immortalise la toute jeune Anouk Aimée et le mauvais garçon Serge Reggiani dans ce film maudit qui réunit Carné et Prévert à Belle-Île, sur un tournage qui sera interrompu au bout de trois mois.

Anouk Aimée avait quinze ans à l'époque et incarnait la jeune Barbara ; elle se souvient que c'est à Belle-Île que Prévert lui donna ce nom qu'elle adopta définitivement. Elle se rappelle aussi qu'elle devait, pour les besoins du rôle, embrasser Claude Romain (son amoureux Pierrot), ce qu'elle refusa catégoriquement : « Je n'avais jamais embrassé de garçon de ma vie ! ». Cela amusa Prévert mais mit Carné en rage.

L'histoire de ce film manqué est étonnante et mérite un court récit. Dans les années 1930, l'actualité résonne du sort impitoyable réservé aux orphelins et jeunes délinquants des pénitenciers de France, raconte

<sup>14</sup> Anaïs Nin, *Journal 1934-1939*, Stock, 1967.

<sup>15</sup> Yves Courrière, *Jacques Prévert. En vérité*, Gallimard Folio, 2002, pp. 835-836 (Jacques Robert dans *Samedi soir*, 3 mai 1947).

<sup>16</sup> Boris Vian, *Saint-Germain-des-Prés*, catalogue de l'exposition du Pavillon des Arts, Paris, 1989.

<sup>17</sup> Emile Savitry, « Déracinés, enracinés. Portraits de Victor Brauner et Anton Prinner », *Vogue*, album d'été, 1946.

<sup>18</sup> *Ibidem* (Savitry fait allusion à la sculpture dite *Femme-taureau*, granit, 1937, dont il fit une photo).

<sup>19</sup> *Ibidem*.

Carole Aurouet dans l'étude qu'elle consacre au scénario du film<sup>20</sup>. Jacques Prévert, indigné, écrit en 1935 un poème-cri : *La Chasse à l'enfant*, chanté par Marianne Oswald, puis s'attelle au scénario de *L'Île des enfants perdus*, premier avatar d'un film qui ne verra jamais le jour. L'histoire d'une jeune fille, en vacances à Belle-Île avec son père, qui rencontre les jeunes bagnards de l'île, incommodée par la France insurrectionnelle de 1936. Le projet est frappé par la censure. Après guerre, Carné et Prévert reprennent le film avec un nouveau producteur qui impose Arletty, alors âgée de quarante-huit ans, pour le rôle initialement prévu pour Danielle Darrieux. Prévert doit revoir complètement son scénario et le film sera rebaptisé *La Fleur de l'âge*. En avril 1947, alors que le tournage commence, une avalanche d'infortunes s'abat sur l'équipe : un figurant se noie, le chien dressé pour l'occasion est victime d'une crise cardiaque, les techniciens se mettent en grève... Les difficultés climatiques, relationnelles et financières auront raison de ce projet, né sous une mauvaise étoile.

Fin juillet, le tournage est définitivement arrêté et met fin à la collaboration entre Carné et Prévert (en effet, Prévert refusera de voir apparaître son nom au scénario de *La Marie du port*, réalisé plus tard)<sup>21</sup>. Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Selon le récit qu'en fait Marcel Carné dans ses *Mémoires*<sup>22</sup>, au début des années 1950, il projette des rushes et une vingtaine de minutes de film monté à Christine Gouze-Rénal, productrice et belle-sœur de François Mitterrand, qui redonne espoir au réalisateur. Mais le sort s'acharne. Carné ne récupérera jamais les bobines du film disparues au lendemain de la projection et toujours introuvables aujourd'hui<sup>23</sup>.

Le seul témoignage visuel de *La Fleur de l'âge* reste désormais celui de Savitry !

On verra Savitry sur quelques films de Jean Grémillon comme *Lumière d'été* avec Madeleine Renaud et Pierre Brasseur (1943), de Pierre Billon dans *Le Soleil a toujours raison* (1943), puis de Gilles Grangier, *Echec au porteur* (1958), avec Jeanne Moreau et Serge Reggiani. Mais ce sont ses photos de nus qui lui rapportent un véritable succès, au Japon en particulier, où il publie un livre en 1958.

« Le nu, dit-il, est le sujet le plus difficile à photographier : on côtoie toujours l'équivoque, l'érotique, alors que le but de l'artiste est uniquement de faire surgir une ligne, un volume, des valeurs en gris et noir ». Savitry communique à travers ses images « son émotion devant une attitude, un geste délicat ou simplement le rare bonheur d'avoir capté l'instant fugitif où la lumière a joué sur un torse, un bras ou un corps »<sup>24</sup>.

Dans les années 1950, une période de collaboration avec les magazines de mode *Vogue*, dont il dirige quelques temps le studio, *Harper's Bazaar* et *Le Jardin des modes* précède un retour à la peinture à laquelle il se consacre à nouveau quelques années avant sa mort, le 30 octobre 1967.

Surpris par la maladie, Emile Savitry, « ouvrier sans spécialité de la vie », la termine comme il l'avait commencée, en peintre « trop vivant pour se vouloir artiste »<sup>25</sup>.

---

<sup>20</sup> Carole Aurouet, « De L'Île des enfants perdus à La Fleur de l'âge. Le projet chaotique et mythique de Marcel Carné et Jacques Prévert », *Revue 1895*, n° 47, décembre 2005.

<sup>21</sup> Claudine Bourbigot et Elisabeth Feytit, *Carnet de naufrage. Histoire d'un film disparu*, documentaire, Injam production, 2004 (prix Armen du festival du cinéma de Douarnenez, 2005).

<sup>22</sup> Marcel Carné, *Ma vie à belles dents. Mémoires*, L'Archipel, 1996.

<sup>23</sup> Carole Aurouet, « De L'Île des enfants perdus à La Fleur de l'âge. Le projet chaotique et mythique de Marcel Carné et Jacques Prévert », *Revue 1895*, n° 47, décembre 2005.

<sup>24</sup> Emile Savitry, *Archives familiales*, novembre 1957.

<sup>25</sup> Claude Roy, *Archives Savitry*, 1972.

## Biographie

### 1903

Naissance le 21 janvier à Saïgon. Il est le fils de Félix Alphonse Marius Dupont, industriel colonial, et de Cécile Léonie Audra.

### 1920-1924

Il fait des études à l'école des beaux-arts de Valence puis aux Arts décoratifs, à Paris. Il fréquente l'académie de la Grande Chaumière et entame une carrière de peintre.

### 1928

Savitry demeure à Montparnasse et se lie avec le peintre André Derain et le poète Robert Desnos. Il adhère au mouvement surréaliste.

### 1929

En mars, première exposition de peinture à la galerie Zborowski, à Paris, présentée par Aragon. Il vend toutes ses toiles sauf une.

Il quitte la France pour la Polynésie, emportant avec lui un appareil photo Block-Notes Gaumont 6 x 9.

### 1930

Retour en France ; il débarque à Toulon, où il découvre le talent de Django Reinhardt. Il se lie d'amitié avec lui et le lance dans le monde du jazz.

Il devient photographe, collabore avec la presse illustrée et réalise des commandes pour des entreprises comme EDF pour subvenir à ses besoins.

### 1939

En février, Savitry publie son reportage sur la rue Pigalle dans l'hebdomadaire *Match* et participe au numéro spécial sur la photographie de la revue *Arts et métiers graphiques*.

Il est mobilisé en septembre dans un bataillon du Génie à Avignon ; il entretient une correspondance avec Paul Grimault, mobilisé dans le Bas-Rhin.

### 1940

Le 2 avril, à Hyères, Emile Savitry épouse Elsa Henriquez, débarquée d'Argentine.

Il collabore avec l'agence Rapho, créée en 1933 par Charles Rado, qui a émigré aux Etats-Unis et dont les archives sont administrées pendant la guerre par Lucien Faillet, directeur de l'agence Fama.

### 1942

Il démarre une carrière de photographe de plateau sur les films de Jean Grémillon, Pierre Billon, Marcel Carné et Jacques Prévert.

### 1945-1950

Il contribue avec ses amis photographes Brassai, Ylla et Ery Landau, Robert Doisneau et Izis à la réouverture de l'agence Rapho à Paris, confiée à Raymond Grosset par Charles Rado.

Savitry poursuit ses collaborations avec les magazines *Calvacade*, *Point de vue*, *Picture Post* et *Réalités* et entame une carrière de photographe de mode avec les magazines *Vogue*, *Le Jardin des modes*, *Harper's Bazaar*.

### Années 1950

Ses photographies se retrouvent dans plusieurs ouvrages collectifs : *Sortilèges de Paris* et *France aux visages* de François Cali (éditions Arthaud), *Paris*, du même auteur (éditions Flammarion). Son travail sur le nu est consacré dans le numéro 1 de la revue *Camera*, en janvier 1954, ainsi que dans un livre publié en 1958 aux éditions Heibonsha, au Japon.

### Années 1960

Retour à la peinture, couronné par le prix de la critique en 1962 et une exposition à Antibes, à la galerie Renée Laporte, en août 1963. Savitry y expose trente et une toiles, introduites par un poème de Jacques Prévert.

Il participe à l'exposition « Le surréalisme. Sources - Histoire - Affinités » à la galerie Charpentier en 1964, avec son tableau *La lumière du gaz arrivant dans les ruines*, seule toile invendue de l'exposition à la galerie Zborowski en 1929.

### 1967

Emile Savitry décède à Paris, le 30 octobre.

## Visuels pour la presse



Le club *Le Ponton 2* à Montparnasse, 1934



Gyula Halasz dit Brassai, 1935



Dans un bar de Pigalle, un « apache » et sa protégée, 1938



La rue Pigalle et ses boîtes de nuit, vers 1939



Le bar *La Coupole* à Montparnasse, vers 1939



Django Reinhardt joue du violon à son fils Babik, vers 1945



**Victor Brauner devant sa sculpture  
*Conglomeros*, 1946**



**Anton Prinner à côté de sa sculpture  
*La Femme aux grandes oreilles*, 1946**



**Anouk Aimée (Barbara) et son chat dans  
*La Fleur de l'âge*, 1947**



**Marcel Carné et Jacques Prévert sur le  
tournage de *La Fleur de l'âge*, 1947**



**Nu à l'académie de la Grande Chaumière  
à Montparnasse, 1950-1951**



**Charlie Chaplin à Paris, 1959**

Mention obligatoire pour toute reproduction : © Emile Savitry, courtesy Sophie Malexis

## Autour de l'exposition

**Le catalogue** de l'exposition publié par les éditions des 5 Continents, sous la direction de Sophie Malexis, est le premier ouvrage consacré à ce photographe humaniste.

112 pages, 92 illustrations en bichromie

Broché avec rabats

Edition bilingue : français / espagnol

Prix : 25,00 €

### **Animations organisées par la bibliothèque municipale des Sables d'Olonne**

Conférence musicale sur Django Reinhardt par Baptiste Pizon

Salle de conférences, le **samedi 26 novembre 2011 à 15 heures**

#### **Suivie par**

Concert jazz manouche avec Jean-Pierre Audiger et Nico

Espace adulte à **16 heures 30**

**Entrée libre**

### **Conférence proposée en partenariat avec l'association des Amis du MASC**

*La photographie des années 1930 / 1950* par Marie Gautier, docteur en histoire de l'art contemporain  
Université Paris-I

Le **jeudi 26 janvier 2012 à 18 h 30**

**Entrée libre**

## Informations pratiques

Musée de l'Abbaye Sainte-Croix - Rue de Verdun - 85100 Les Sables d'Olonne  
Tél. 02 51 32 01 16 - [musee@lessablesdolonne.fr](mailto:musee@lessablesdolonne.fr)  
[www.lemasc.fr](http://www.lemasc.fr)

**Directrice, musée de l'Abbaye Sainte-Croix**  
Gaëlle Rageot-Deshayes

**Contact presse :**

Michelle Massuyeau : [musee@lessablesdolonne.fr](mailto:musee@lessablesdolonne.fr)

**Horaires de 14 h 30 à 17 h 30**  
Fermé les lundis et jours fériés

**Animations spécifiques**

Stéphanie Kervella, service des publics : 02 51 32 21 75

Le service éducatif met en place des animations en concertation avec les enseignants ou les responsables de structures pour enfants.

**La documentation**, riche de 20.000 ouvrages, est à votre disposition sur rendez-vous.

**Tarifs**

Normal : 5,10 €

Réduit : 2,55 €

Gratuité le 1<sup>er</sup> dimanche de chaque mois pour tous, pour les jeunes de moins de 18 ans, les demandeurs d'emploi, les bénéficiaires des minima sociaux.

